

# La Franche-Comté, notre petite Allemagne

Source : Capital 25/09/2012



© REA

Frontalière avec la Suisse et à proximité immédiate de l'Allemagne, cette région est un concentré de PME familiales industrielles, très exportatrices. Leur secret ? L'innovation et une main-d'œuvre hyperqualifiée, notamment grâce à l'apprentissage. La preuve que notre pays peut se montrer compétitif...

Le long de cette départementale de Haute-Saône, les vaches succèdent aux chevaux et les forêts aux champs. A se demander si la pluie battante n'a pas brouillé le GPS. Quand, soudain, une cheminée d'usine perce le brouillard. Derrière des bâtiments d'un autre âge, les étiquettes d'expédition – États-Unis, Japon, Arabie saoudite – de la centaine de palettes entassées dans la cour le confirment : nous voilà bien au siège de La Rochère, un des leaders tricolores de la brique de verre. Alors que la concurrence asiatique a laminé ses concurrents tricolores, cette société de 180 salariés, dirigée par la famille Giraud depuis sept générations, tient toujours le haut du pavé : l'an dernier, elle a affiché 18 millions d'euros de chiffre d'affaires, dont le tiers hors de l'Hexagone, et un insolent résultat net de 1,5 million.

Des pépites de cette espèce, la Franche-Comté en abrite des centaines. Plus connue pour ses fromages, sa saucisse de Morteau et ses pistes de ski de fond, cette petite région de 1,2 millions d'habitants détient en effet le record de France du taux d'industrialisation. Selon les dernières statistiques, 26,9% de sa population travaille actuellement en usine contre 16,4% dans l'ensemble du pays. Ses résultats sont aussi remarquables sur le front des exportations : l'an dernier, l'excédent commercial de la Franche-Comté a atteint 4,3 milliards d'euros, quand le déficit tricolore plongeait à 71 milliards. Moyennant quoi, le taux de chômage se maintient à 8,9%, tandis que le score national s'envole à 9,6%. Dans le Jura, on frise même le plein-emploi avec 5% de chômeurs. De quoi compenser la contre-performance du Territoire de Belfort et du nord du Doubs, autour de Sochaux et Montbéliard, où l'industrie automobile (PSA) est embourbée dans la crise. Enfin, avec 2,22 brevets déposés pour 10 000 habitants et 2,1% de son PIB investis dans la recherche, la province de l'Est figure à la quatrième place des régions françaises les plus innovantes.

Une industrie solide, exportatrice, inventive... ça vous rappelle quelque chose ? «On a tout d'une petite Allemagne», ose Vincent Donier, patron de l'Agence régionale de développement (ARD). De fait, comme chez sa vigoureuse voisine, la force de la région repose avant tout sur ses PME. Concentrées dans trois secteurs – la micromécanique, héritière de l'horlogerie, la plasturgie et l'agroalimentaire – elles ressemblent beaucoup à leurs

cousines germaniques. D'abord, elles possèdent souvent un actionnariat familial et un capital verrouillé. Un avantage de taille, lorsqu'on sait qu'une entrée en Bourse, l'arrivée d'un fonds d'investissement ou le rachat par un grand groupe peuvent tourner au diktat de la rentabilité à court terme. Préservés de ces écueils, les patrons francs-comtois peuvent lever le nez du guidon, anticiper l'évolution de leur business et réinjecter leurs bénéfices dans la montée en gamme de leurs produits.

Dès 2008, par exemple, R.Bourgeois, le numéro 3 mondial du découpage de circuits magnétiques installé à Besançon, a misé sur les turbines d'éoliennes et les moteurs de véhicules électriques. Et sans faire les choses à moitié : la société a investi 12 millions d'euros pour acquérir une machine japonaise, la plus sophistiquée du marché, dont il n'existe que quatre exemplaires en Europe. Bien vu. «Nous équipons déjà la Porsche Cayenne hybride et nous serons le fournisseur de la Zoé électrique de Renault», précise Olivier Bourgeois, le petit-fils du fondateur, en arpentant au pas de course son usine de 90 000 mètres carrés, à peine rentré de Shanghai. Shanghai ? A la demande de ses clients partis à l'assaut du marché chinois, la PME bisontine y a ouvert une unité de production. Et c'est ainsi qu'elle réalise 75% de ses 200 millions d'euros de chiffre d'affaires hors de l'Hexagone. Jusqu'à New York, où ses turbines équipent les bus hybrides.

Mais avoir une vision à long terme ne suffit pas. A l'instar de leurs homologues allemands, les petits champions francs-comtois mettent aussi le paquet sur la formation de leur personnel. «Nous y consacrons 10% de notre masse salariale [trois fois la moyenne nationale, NDLR] révèle Philippe Guerder, directeur général de Micro-Mega, spécialiste de l'outillage dentaire. Et nous prenons toujours un maximum d'apprentis.» Ah, l'apprentissage... C'est presque une religion dans ces terres de culture saxonne. «Nous ne sommes pas encore au niveau de l'Allemagne ou de la Suisse, mais c'est chez nous que les effectifs en formation par apprentissage progressent le plus vite», se félicite Vincent Donier.

Il faut dire qu'ici – c'est loin d'être le cas partout – les candidats sont nombreux. «La Franche-Comté bénéficie d'une longue tradition industrielle», rappelle Jean Kallmann, président du centre de réparation de l'horloger suisse Breitling, à Besançon. Non seulement les métiers techniques y sont très prisés, mais les lycées professionnels sont unanimement reconnus. Celui de Morez (Victor-Bérard) est par exemple considéré comme le meilleur de France dans le génie optique, les microtechniques et la lunetterie. Même réputation d'excellence pour le lycée Edgar-Faure de Morteau (Jura), dans l'horlogerie-bijouterie.

Et cela vaut aussi pour de nombreux établissements d'enseignement supérieur, comme l'Université de technologie de Belfort-Montbéliard, d'où sortent 600 ingénieurs par an, ou encore l'ENSMM (900 élèves), la seule école en France à proposer un diplôme d'ingénieur par apprentissage. «Les sous-traitants locaux du luxe (horlogerie, lunetterie, bijouterie, maroquinerie) réclamaient des profils spécialisés, témoigne Guy Monteil, directeur des études. On leur a concocté un cursus sur mesure.» En trois ans, après un bac + 2, le diplôme microtechnique et design associe 1 800 heures sur les bancs de l'école et 3 000 en entreprise. Lancé en 2010 avec 14 places pour une centaine de candidats, il va voir ses effectifs doubler à la demande des entreprises.

Gare toutefois à ne pas se faire piquer ces jeunes diplômés par les concurrents suisses. «Ils ont des charges patronales trois fois inférieures aux nôtres et des salaires nets doubles», se lamente Thierry Bisiaux, patron de Cryla, un champion de la mécanique de précision dans le secteur médical. Certes, le coût de la vie est plus élevé près du lac Léman, mais, pour peu

qu'ils continuent d'habiter en France, les employés d'entreprises helvètes deviennent tout de suite les rois du pétrole.

Pas étonnant que le nombre de ces frontaliers soit passé de 19 000 à 30 000 en trois ans. «Dans un sens, c'est une bonne nouvelle, car cela fait baisser le chômage local. Mais c'est aussi une vraie menace pour nos PME», s'inquiète Arnaud de Trévillers, patron du groupe de cartonnage du même nom, niché à Chemilly, village de 600 âmes au bord de la Saône. Et l'exode devrait encore s'amplifier avec la construction d'une usine Swatch qui offrira bientôt 400 postes de travail à 200 mètres de la frontière.

A défaut de pouvoir rivaliser sur les salaires, les PME franc-comtoises jouent volontiers la carte de la cogestion, en s'appuyant sur une hiérarchie très courte. C'est le credo de Bazin (280 salariés, 82 millions d'euros de chiffre d'affaires), transformateur de viandes pour plats cuisinés à Breuches-lès-Luxeuil. «Entre moi et la production, il n'y a que trois échelons, indique son PDG, Philippe Wagner. Cela permet à notre personnel d'être très réactif.» Ainsi, quand il a fallu répondre à un appel d'offres de McDonald's pour des minicopeaux de bacon, par exemple, tout le monde a mis le paquet. «Dix jours non-stop à régler au millimètre les machines à couper les lardons et les cadences de surgélation !», s'enflamme ce Haut-Saônois qui a déjà enchaîné deux réunions lorsqu'il vous reçoit à 8 heures du matin.

Un patronat familial obsédé par l'innovation, une main-d'œuvre qualifiée et impliquée... Pour couronner l'ouvrage, les Astérix de Franche-Comté bénéficient d'un écosystème particulièrement clément. Cap cette fois sur le Technopôle Microtechnique et Scientifique "Temis", en lisière de Besançon, le seul en France à être spécialisé dans la micromécanique. Là, sur 150 hectares, on forme, avec le Centre de formation des apprentis de l'industrie et plusieurs écoles d'ingénieurs. On innove, aussi : Femto-ST, le laboratoire public de 650 chercheurs en microtechniques, passe 250 contrats de recherche annuels avec les PME locales. Et on entreprend : outre une centaine de start-up déjà installées, l'incubateur en maternelle une bonne dizaine de nouvelles par an.

A l'image d'Erdil. «Alors que je finissais ma thèse en linguistique, raconte sa fondatrice, Séverine Vienney (33 ans), j'ai appris que Nestlé cherchait un logiciel capable de décrypter ses 3 millions de messages clients par an dans le monde. Ça m'a donné envie de créer ma boîte.» Malin. Erdil, qui travaille aussi pour Leroy Merlin, et SFR, croît de 40% par an et vise les 2 millions d'euros de chiffre d'affaires en 2015. Même succès pour sa voisine Photline, fondée en 2000 par trois chercheurs du labo d'optique de l'Université de Franche-Comté. Seul acteur européen sur le marché très pointu des modulateurs pour fibre optique, cette jeune pousse réalise la moitié de ses 4,2 millions d'euros de chiffre d'affaires hors de France. De quoi conforter un dernier record local : selon l'Insee, la Franche-Comté est la région où les nouvelles entreprises industrielles sont les plus solides. Trois ans après leur création, 82% sont encore en activité, contre 69% dans le reste du territoire.

*Nathalie Villard*

### **Sortis des usines de Franche-Comté, ils s'exportent dans le monde entier :**

- Installé dans le Doubs depuis plus d'un siècle, Cristel fabrique des ustensiles de cuisson haut de gamme.
- Les briques de verre de la société plus que centenaire La Rochère sont prisées des plus grands architectes.

- Les moteurs des TGV sont fabriqués par Alstom à Ornans (25) et les motrices montées à Belfort (90).
- Inconnue du public, Bazin, une PME de Haute-Saône, fournit en viande et en charcuterie tous les grands du plat cuisiné.
- Basé dans le Jura, Signaux Girod, poids lourd de la signalisation routière, est implanté dans 52 pays, dont l'Espagne.
- Le fabricant de produits de surface V33 réalise 30% de ses 200 millions d'euros de chiffre d'affaires à l'export.